Zeitschrift: Versants : revue suisse des littératures romanes = Rivista svizzera delle letterature romanze = Revista suiza de literaturas románicas

Herausgeber: Collegium Romanicum (Association des romanistes suisses)

Band: 57 (2010)

Heft: 1: Fascicule français. La littérature au premier degré

Vorwort: Présentation : le premier degré de la littérature

Autor: David, Jérôme

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Présentation

Le premier degré de la littérature

Dans un article paru l'an passé dans la revue *Profession*, publiée sous l'égide de la *Modern Language Association of America*, Rita Felski s'interroge sur les opérations routinières de l'interprétation savante de la littérature[1]. Elle pointe le fossé presque infranchissable qui sépare désormais, selon elle, la lecture des textes nourrie de notions critiques et la lecture ordinaire. Sa réflexion naît de son embarras d'enseignante à l'université de Virginie : doit-elle apprendre avant tout à de jeunes étudiants à se méfier de la façon dont ils lisent habituellement leurs œuvres littéraires préférées ? Doit-elle les convertir à cette seule culture du « soupçon » – à l'égard du sens commun, des idées reçues – qui résume pour l'essentiel le critère « professionnel » de la littérarité, et à laquelle les exégètes en herbe sont censés apprendre à s'élever, parfois au détriment du plaisir qu'ils prennent à lire ? Et si elle voulait leur transmettre un rapport différent aux œuvres littéraires, quel autre savoir pourrait-elle mobiliser ?

Ces questions d'ordre pédagogique dépassent la seule sphère de l'enseignement. Rita Felski le sait bien, puisqu'elle a tenté, dans un ouvrage récent, d'enrichir le questionnaire des études littéraires de pistes « postcritiques »[2]. En amont des salles de cours, et de part et d'autre de l'Atlantique, la plupart d'entre nous partage en effet la conviction qu'un « grand » roman, par exemple, tire sa grandeur de sa capacité à détourner les formules toutes faites, à déconstruire les idéologies, à dénoncer les prétentions illusoires des œuvres mineures, voire à penser ses propres effets esthétiques sur le lecteur. L'enseignant ne fait, le plus souvent, que familiariser ses élèves avec ce consensus des chercheurs.

Comment expliquer alors, continue Felski, la dévotion des spécialistes pour leur auteur de prédilection ? A quelle source l'endurance d'un Balzacien puise-t-elle au juste ? Cette sorte d'élection qui peut engager trente ans de recherche ne témoigne-t-elle pas de l'*attachement* à une

[1] Rita Felski, « After Suspicion », *Profession*, 2009, pp. 28-35.
[2] Rita Felski, *Uses of Literature*, Oxford, Blackwell, 2008.

Jerôme David, « Présentation : Le premier degré de la littérature », *Versants* 57:1, fascicule français, 2010, pp. 5-15

œuvre singulière, plutôt que du *détachement* que toute « grande » œuvre devrait susciter chez celui qui la lit « bien » ? En d'autres termes, il reste encore quelque chose à penser dans cet intervalle qui sépare ce que nous vivons, en tant que chercheurs, et ce que nous pouvons en dire. L'outillage conceptuel du « soupçon » ne permet pas de décrire ce qui nous retient, durant si longtemps, si proches de certains textes littéraires, ni ce qui nous dissuade, de manière tout aussi constante, de consacrer notre temps à d'autres textes. Comment pourrions-nous donc rendre compte de la façon dont *les autres* lisent, c'est-à-dire tous ceux que ne préoccupe pas l'exigence de mettre au jour la dimension critique ou réflexive des œuvres ?

Appelons *second degré* l'horizon analytique qui porte cette culture du « soupçon ». Et précisons d'emblée que le « soupçon » n'en épuise pas le spectre, c'est-à-dire l'ensemble des pratiques interprétatives qui assimilent les textes littéraires à des *modalisations* sur des énoncés prééexistants ; il n'en est que l'une des formes. La littérature, à ce degré-ci de sa capacité à faire sens, est toujours envisagée comme un discours qui viendrait après, – après les préjugés, après les idéologies, après le « discours social », après d'autres œuvres littéraires. Chaque œuvre légitime y apparaît comme une sorte de dénouement critique de ce qui s'est dit avant elle, et comme un appel lancé à la vigilance des lecteurs à venir. Et l'on pourrait s'amuser à classer les paradigmes des études littéraires en fonction du type de surplomb ou de retour dont ils créditent la littérature : « fonction poétique » de Roman Jakobson, « système de modélisation secondaire » de Iouri Lotman, « hypertextualité » de Gérard Genette[3], etc. La batterie des notions savantes les plus éprouvées (réflexivité, métalangage, autotélicité, autonymie, ironie, pastiche, etc.) se présenterait soudain comme autant de moyens, infaillibles ou presque, de traquer le second degré de toute production littéraire.

Cet espace du second degré s'est institué dans un geste de rupture dont on peut faire, au choix, remonter la généalogie esthétique à *Bouvard et Pécuchet* ou à *Don Quichotte*. C'est le moment fondateur de la modernité

[3] Pour mémoire : le sous-titre de l'ouvrage de Genette, *Palimpsestes* (Paris, Seuil, 1982), était *La littérature au second degré*.

littéraire : vertige des discours dont la vérité s'annule quand on les juxtapose, ou autodafé des romans de chevalerie qui demandent à leurs lecteurs de croire à l'invraisemblable. Sur le versant de la critique, cette exigence s'est cristallisée durant les années 1960-1970 dans une attitude intellectuelle que le mot d'ordre bachelardien de la « rupture épistémologique », alors très en vogue, résume assez bien[4] : la science se conquiert à rebours des illusions de l'« expérience première » qui sont autant d'obstacles à la connaissance du réel ; et, par analogie, la science des textes suppose de rompre avec les habitudes ordinaires de lecture, qui sont autant d'entraves à la connaissance véritable de la littérarité.

Sans doute cette ambition fut-elle le socle de la « nouvelle critique », qui s'érigea contre une « ancienne » critique que la pratique de l'« identification » n'effrayait pas encore[5]. Gérard Genette, dans un article de 1968, proposait ainsi une gradation des récits mesurée aux ressorts de leur vraisemblance : le « premier degré » mobilise les « poncifs du vraisemblable » propres au « consensus de l'opinion vulgaire » et devient, dans un clin d'œil à Pascal, la strate de « l'ignorance naturelle », – dont se démarquent bien sûr aussitôt des textes plus « énigmatiques » et plus « improbables », en ce qu'ils inventent leurs propres poncifs (récit demi-habile) ou assument une opacité rétive à tout assentiment (degré de l'ignorance savante qui se connaît)[6]. Plus près de nous, Michel Charles a pris grand soin, lui aussi, de distinguer fermement l'interprétation savante de toute « expérience première » de lecture. Dans *L'arbre et la source*, il oppose la « lecture courante » et la « lecture savante » sur la base des critères suivants[7] : la première est individuelle, muette, anarchique, linéaire et variable (ou distraite), tandis que la seconde est socialisée, explicite, réglée, simultanée et uniforme (ou régulière). Plus encore, la première est « subjective au point d'être indescriptible », alors que l'autre s'inscrit d'emblée dans un « imaginaire commun »[8]. Bref, la « lecture courante » est trop aléatoire et trop privée pour servir de modèle à l'interprétation

[4] Voir Gaston Bachelard, *La Formation de l'esprit scientifique*, Paris, Alcan, 1934.
[5] Voir Georges Poulet, « Une critique d'identification », in *Les chemins actuels de la critique*, Paris, Plon, 1967, pp. 9-28.
[6] Gérard Genette, « Vraisemblance et motivation », in *Communications*, n° 11, 1968, p. 9.
[7] Michel Charles, *L'Arbre et la source*, Paris, Seuil, 1985, pp. 106-109.
[8] *Idem*, p. 107.

savante ; et l'on pourrait en conclure également que ces deux caractéristiques la soustraient à toute analyse possible, fût-elle théorique, historique ou sociologique.

La « nouvelle critique » s'est donc demandé face aux pratiques de la lecture ordinaire : à quoi bon y prêter attention, puisqu'elle ne nous apprendra rien des textes, sinon la façon dont ils s'embourbent dans une subjectivité brouillonne et malléable ? A la fin des années 1970, pourtant, soit un peu plus de quinze ans après son *Sur Racine*, Roland Barthes orientait ses réflexions dans une direction nouvelle, qui s'accommodait de façon surprenante d'une exigence de lisibilité des textes et s'accompagnait d'un souci de tenir compte de l'expérience vécue du lecteur : « La chose à ne pas supporter, c'est de refouler le sujet – quels que soient les risques de la subjectivité »[9]. Et plus loin :

> J'ai compris [...] qu'aujourd'hui, nous (dont je suis parfois) passons notre temps à mettre à notre texte un système complexe de guillemets, en fait visibles de nous seuls, mais dont nous croyons qu'ils vont nous protéger, montrer au lecteur-juge que nous ne sommes pas dupes de nous-mêmes, de ce que nous écrivons, de la littérature, etc. Or, en fait, cette protection ne sert à rien, car, j'en suis persuadé, personne ne lit les guillemets, s'ils ne sont pas marqués noir sur blanc ; il faut se rendre à l'évidence : *toutes choses sont lues au premier degré* ; la simplicité veut, voudra donc qu'on écrive le plus possible au premier degré[10].

Le *second degré*, nous suggère Barthes, n'est peut-être qu'une parade de l'interprète. Et face à quelle menace ? Celle, notamment, de paraître malencontreusement dupe de la littérature. Et aux yeux de qui ? D'une instance dénommée ici « lecteur-juge ». Le *second degré*, en somme, vise à conjurer ce ridicule qui tiendrait au fait d'être surpris par une entité abstraite en train de lire *comme tout le monde* ou *comme nous y engage le texte*. Le *second degré*, pour le dire autrement, serait la marque de distinction d'une lecture qui craint d'être confondue avec le tout-venant des pratiques vulgaires ou, pour reprendre une expression de Michel Charles, avec la « vulgate hédoniste » qui juge des textes sans s'interroger sur ses propres critères de jugement[11].

---

[9] Roland Barthes, *La Préparation du roman I et II. Cours et séminaires au Collège de France (1978-1979 et 1979-1980)*, Paris, Seuil, 2003, p. 25.

[10] *Idem*, p. 380. Je remercie Hélène Merlin-Kajman d'avoir attiré mon attention sur ce passage.

[11] Michel Charles, *Introduction à l'étude des textes*, Paris, Seuil, 1995, p. 9.

Cette crainte est-elle fondée ? Elle l'était, dans une configuration passée des études littéraires où la critique s'était fixée cette mission prométhéenne de libérer le potentiel révolutionnaire des textes et où la tentation de l'« illusion référentielle » passait pour une manœuvre subreptice de l'idéologie bourgeoise. Mais aujourd'hui ? Ne s'agit-il pas plutôt, pour les chercheurs les plus attentifs aux rapports de pouvoir et au rôle qu'y prennent les œuvres littéraires, de concevoir une « politique de la littérature »[12] où celle-ci instituerait des réalités partagées, rassemblerait des lecteurs éloignés à tous autres égards et, partant, contribuerait moins à la révolution qu'à l'enrichissement ou au recadrage collectif des expériences vécues les plus ordinaires ? Et, dans une telle configuration intellectuelle, est-il nécessaire, et même judicieux, d'exclure l'« expérience première » de lecture des préoccupations des études littéraires ?

Cette crainte peut également être fondée, si l'on assigne à l'analyse de la poésie ou de la littérature d'être *autre chose* que « le prolongement de l'effet qu'elles ont sur nous, qu'une description de notre état de lecteur »[13]. Encore faudrait-il spécifier ce que désigne un tel « nous ». Est-ce le moi euphémisé du critique qui théoriserait son expérience personnelle en catimini ? Le « nous » d'une communauté de chercheurs, dont on supposerait qu'elle est affectée de la même manière par les œuvres littéraires et qu'elle élabore une théorie à partir de cet affect partagé ? Un « nous » historicisé ou sociologisé, qui corrélerait le rapport qu'un groupe entretient avec les textes littéraires à des dispositions particulières à l'égard des biens culturels ? Ou alors ce « nous », aux limites désormais indéfinies, tendrait-il à inscrire l'« expérience première » de la lecture dans une réflexion anthropologique, associant aux compétences ordinaires de la « lecture courante » des fonctions qui déborderaient à la fois le cadre d'une subjectivité singulière, et celui de tout groupe particulier d'êtres humains ? Dans tous ces cas de figure, l'attention portée au premier degré de la littérature n'a pas les mêmes ramifications : elle peut confiner à l'égotisme, au relativisme ou à un humanisme renouvelé ; elle peut indexer les études littéraires sur des impressions individuelles ou, au contraire, rapprocher le savoir produit sur la littérature des sciences sociales, voire des sciences naturelles.

---

[12] Pour faire allusion à l'ouvrage de Jacques Rancière, *Politique de la littérature*, Paris, Galilée, 2007.
[13] Michel Charles, *Introduction à l'étude des textes*, Paris, Seuil, 1995, p. 18.

Barthes, dans son appel à assumer une part de subjectivité dans l'étude des textes littéraires, ne niait pas pour autant la présence d'une dimension métalinguistique ou méta-esthétique dans nombre d'œuvres, ni même l'importance critique d'en porter au jour les modalités et les enjeux. Ce qui semblait le préoccuper avant tout, dans ses derniers cours au Collège de France, avait trait à l'articulation conceptuelle du *premier* et du *second degrés* :

> Noter : il y a de l'Ironie, du Métalinguistique dans *La Recherche du temps perdu* ; le Narrateur raconte l'Œuvre *en train de ne pas se faire*, et, ce faisant, il la fait ; mais, à vrai dire, ce dessin n'est pas lu au lecteur, qui consomme *La Recherche* au premier degré, c'est-à-dire au degré *référentiel*[14].

Le métalinguistique est-il atteint en traversant la lecture référentielle, en la contournant ou en la neutralisant ? L'ironie prend-elle le premier degré pour cible, ou s'aide-t-elle au contraire des ressources propres au fait d'être affecté par l'histoire pour défaire d'autres jeux que ceux de l'immersion fictionnelle ? Et l'on pourrait ajouter : le premier degré est-il exclusivement *référentiel* ? Voilà les questions que laissent en suspens ces ultimes réflexions de Barthes. Elles compliquent les ambitions de la « nouvelle critique » d'un retour du premier degré d'autant plus embarrassant, qu'il est brandi de façon tout à la fois péremptoire et vague.

L'histoire et la sociologie, depuis lors, ont en partie dissipé ce vague. Les historiens, le plus souvent dans le sillage des propositions de Roger Chartier, se sont attachés à identifier des « manières de lire » propres à des populations et à des époques données : lecture puritaine du XVIIe siècle, lecture sentimentale ou « rousseauiste », lecture magique des sociétés paysannes du XIXe siècle, etc. Ils ont ainsi restitué des modes passés d'appropriation collective des textes, dont les caractéristiques ont prédéterminé, entre autres, les façons dont les œuvres littéraires furent abordées et reçues. Et lorsque ces « manières de lire » ont touché à la littérature, et plus particulièrement au roman réaliste ou au roman-feuilleton, comme dans les travaux passionnants de Anne-Marie Thiesse ou

[14] Roland Barthes, *La Préparation du roman*, *op. cit.*, p. 380.

de Judith Lyon-Caen[15], l'histoire culturelle nous a livré ce qui, au premier abord, pourrait s'apparenter à une sorte d'idéal-type de la lecture au premier degré : un oubli de l'opération esthétique à la faveur duquel on cherchait dans *La Comédie humaine* la vérité du monde social, ou une identification aux personnages fictifs créés par Eugène Sue qui pouvait, si leur sort s'avérait injuste, déboucher sur une prise de conscience politique.

Les sociologues, souvent redevables à la sociologie de Pierre Bourdieu et de ses collaborateurs, ont pour leur part commencé par opposer une lecture légitime de la littérature, assimilée aux exigences savantes des chercheurs et à leur transposition didactique dans les manuels scolaires, ainsi qu'aux habitudes des classes cultivées, et une lecture illégitime, définie en creux et par défaut comme ce que ne pratiquent pas les bourgeois aisés ou les petits-bourgeois diplômés. Par la suite, cependant, les enquêtes se sont davantage penchées sur le « polymorphisme »[16] de cette illégitimité. La plupart du temps, c'est dans les milieux populaires que les sociologues sont allés récolter leur matériau, aiguillonnés par l'hypothèse selon laquelle la lecture illégitime était le fait des individus les plus démunis socialement. Et qu'y ont-ils déniché ? Une lecture d'identification, une lecture d'évasion, une lecture de divertissement et une lecture « éthico-pratique » basée sur la réflexion induite par des trajectoires de vie fictives[17]. Soit, soudain, diverses manières *très différentes* d'être un lecteur « naïf » !

Cet éventail de pratiques illégitimes, qui ne les épuisent sans doute même pas toutes, est l'équivalent sociologique de la « lecture courante » discutée plus haut. Autrement dit, ce repoussoir commode de la « lecture savante » s'avère être plus complexe qu'il n'y paraît ; et il conviendrait sans

---

[15] Anne-Marie Thiesse, « L'éducation sociale d'un romancier : le cas d'Eugène Sue », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 32-33, 1980, pp. 51-63 ; Judith Lyon-Caen, *La Lecture et la vie. Les usages du roman au temps de Balzac*, Paris, Tallandier, 2006.

[16] Pour reprendre le titre d'un texte important de Jean-Claude Passeron, « Le polymorphisme culturel de la lecture », in Jean-Claude Passeron, *Le raisonnement sociologique. Un espace non poppérien de l'argumentation*, Paris, Albin Michel, 2006 [1991], pp. 509-523.

[17] Voir, par exemple, Anne-Marie Thiesse, *Le Roman du quotidien. Lectures et lecteurs populaires à la Belle Epoque*, Paris, Le Chemin Vert, 1984 ; Bernard Lahire, *La raison des plus faibles. Rapport au travail, écritures domestiques et lectures en milieux populaires*, Lille, Presses Universitaires de Lille, 1993 ; ou Jean-Louis Fabiani, *Lire en prison, une étude sociologique*, Paris, BPI-Centre Pompidou, 1995.

doute de réfléchir, pour chacun de ces *premiers degrés* avérés, à la façon dont le *second degré* devrait s'en affranchir, – si, bien sûr, ce programme de rupture devait demeurer à l'ordre du jour.

Car on peut se demander si la justification des études littéraires ne passe pas, aujourd'hui, par la réconciliation de la « lecture savante » et de la « lecture courante ». Pour plusieurs raisons : parce que le hiatus du premier et du second degrés a été théorisé à une époque où les ambitions de la critique étaient différentes, et où le statut de la littérature à l'école ou à l'université était suffisamment garanti pour qu'un enseignement déconcertant ou subversif, c'est-à-dire fondé sur une rupture avec le sens commun, n'y soit pas dénoncé, pour son absence de lien avec la « vie courante », par des instances administratives ou des élèves anxieux d'obtenir leur validation ; parce que ce hiatus s'est lentement creusé, sous l'effet d'une force d'inertie conceptuelle, jusqu'à emprisonner les chercheurs et les enseignants dans un écheveau de notions incapables de rendre compte de leur passion pour la littérature, avec pour conséquence de transformer leur discours professionnel en un psittacisme parfois douloureusement vécu ; parce que la lecture « courante » ou « naïve » semble ne pas concerner seulement les *autres*, mais court-circuiter les clivages du savant et du populaire, du légitime et de l'illégitime, du sérieux et du frivole ; parce qu'enfin, comme le suggérait Barthes, ce que les œuvres « lisent au lecteur » se déploie au premier degré, si bien que leur analyse, indifféremment interne ou contextuelle, ne peut pas exclure *a priori* cette dimension du sens au motif qu'elle fourmillerait de pièges qui bloquent l'accès à un second degré jugé plus crucial.

On l'aura compris, le premier degré de la littérature ne désigne ici rien qui soit déjà circonscrit, étiqueté, défini. Il s'agit, m'a-t-il semblé, d'un point de fuite presque invisible de plusieurs travaux contemporains, aux préoccupations pourtant éloignées. Ce sentiment de convergence souterraine s'apparentait à une intuition, et c'est elle que j'ai suivie pour constituer ce numéro. Avec cette question centrale : comment ouvrir aujourd'hui les études littéraires à l'une ou l'autre des formes – « courantes », « naïves » ou « subjectives » – de l'expérience de lecture ? Et pourquoi ? Les contributions m'ont surpris, là encore, en raison de leurs échos à première vue incongrus, mais fortement insistants.

Ma première surprise a tenu à une certaine *mise en crise de l'historicisme* : Hélène Merlin-Kajman, en partant d'une anecdote personnelle vieille de vingt ans, et dont elle a depuis fait un « cas » problématique et fortement théorisé, développe l'idée que la contextualisation historique, quelle qu'elle soit, méconnaît cette « zone confondante et hypnotique » dans laquelle elle est entrée en lisant *Le Comte de Monte-Cristo*, et dont la découverte l'a orientée vers la conceptualisation d'un « état d'apesanteur imaginaire », d'un « sentiment océanique » proprement anhistorique ; Jonathan Zwicker, pour sa part, confronté à la facilité avec laquelle les lecteurs américains de la fin du XIXe siècle ont pris plaisir à lire un roman japonais sentimental déjà vieux, en s'y projetant sans scrupule, se demande si cette évidence d'un texte, de part et d'autre du Pacifique et à des époques éloignées, ne bouleverse pas les présupposés de l'histoire de la lecture (périodisation, échelle nationale de la réception culturelle, etc.) : « après tout », écrit-il, « l'une des grandes énigmes de l'histoire littéraire ne tient-elle pas au constat qu'une œuvre puisse rencontrer un énorme succès dans deux – ou trois, ou quatre – milieux culturels différents, à des époques différentes, en des lieux différents, et dans des langues différentes ? »

Ces questionnements fragilisent les catégories à travers lesquelles on appréhende aujourd'hui l'historicité des textes littéraires. À quelles nouvelles « formes du temps » adosser de telles enquêtes, si l'accumulation linéaire des événements esthétiques ou l'inscription stricte dans une époque manque à décrire cette nappe temporelle qui n'est plus vraiment celle de l'histoire, sans être pour autant celle de la mémoire ? La matrice du rêve semble être pour l'instant la plus à même de désigner ce qui est à l'œuvre ici : Hélène Merlin-Kajman et Jonathan Zwicker, ainsi que Marielle Macé, y recourent à leur manière pour tenter de cerner cette « sorte de dérapage temporel », de « réalité omni-historique » ou de « vigilance particulière d'un individu soudain submergé par autre chose que lui-même » qui les intéresse au premier chef.

La deuxième surprise de ce numéro est liée pour moi à la mise en relief de manières très contrastées de penser les *ressources littéraires de la subjectivation*. L'altérité à laquelle nous confronte un texte nous emporte-t-elle hors de nous ou nous ramène-t-elle à ce que nous imaginons ou voudrions être ? Le premier degré est-il celui où se déploie une « force

collective pressentie *in absentia* » dans laquelle le lecteur finirait par se dissoudre (Hélène Merlin-Kajman) ou, presque à l'inverse, celui où peut se jouer un processus de « singularisation », un « exercice d'individualité » (Marielle Macé) ? Et cette opposition est-elle *théorique*, en ce qu'elle reposerait sur des conceptions divergentes de la part que prend la littérature dans des herméneutiques du sujet, ou doit-elle être rapportée aux *genres de textes* dont chacune de ces réflexions s'est nourrie, à savoir, d'une part, un roman-feuilleton de Dumas et, de l'autre, des œuvres de Naipaul, Baudelaire ou Kafka lues par Pierre Pachet ? Car si la façon dont tout lecteur est affecté par un texte dépend au moins autant des caractéristiques du texte lui-même que des dispositions du lecteur, la théorisation du premier degré ne variera-t-elle pas en fonction des textes qui suscitent les expériences de lecture prises pour objets de l'analyse ? Si une œuvre privilégie l'histoire au détriment du discours, l'intrigue au lieu de la polyphonie, le mythe ou le rêve plutôt que le style, comme dans les romans sentimentaux étudiés par Jonathan Zwicker, le spectre des expériences littéraires possibles recoupe-t-il celui d'une littérature hautement réflexive et soucieuse de le montrer ? La communauté de lecteurs instituée par l'œuvre est-elle, dans le premier cas, un collectif anonyme, transnational et anhistorique, et, dans le second, une juxtaposition d'individus rendus attentifs à leur histoire singulière ? Et les ressorts de ces appartenances imaginaires mobilisent-ils indifféremment l'intellect et l'affect, la catégorisation du réel et le trouble intérieur ?

Il importe moins, dans l'immédiat, de répondre à cette série d'interrogations, que de souligner à quel point le questionnaire qu'elles dessinent témoigne, comme le dit Marielle Macé, d'un « tournant de la critique littéraire et des approches de la question de la lecture ». On notera néanmoins cette idée commune à l'un et à l'autre des articles de Hélène Merlin-Kajman et de Marielle Macé que le rapport à l'œuvre lue, et donc la distance à laquelle s'opère la relance de la subjectivation lectorale, se nourrit de ce que le texte montre lui-même – avec ses procédés spécifiques (aliénation ou inconfort de personnages subjugués par le charisme d'un autre, toute-puissance jubilatoire du narrateur, hypotypose) – des effets de la fascination : ces mises en scène nous sont familières, et même aussi familières que le second degré, lorsqu'elles visent, comme autant de signaux d'alerte, à mettre le lecteur en garde contre une lecture « naïve » des épisodes ; mais leur analyse devient passionnante, et délicate, lorsque

ces signaux, au lieu d'alerter le lecteur, l'encouragent à s'immerger dans l'univers fictionnel ou à s'identifier aux personnages ou aux situations. Les « grands » romans ne reposeraient-ils pas aussi sur cet art d'impliquer le lecteur, sur une capacité prodigieuse à instaurer les conditions d'une lecture au premier degré ?

Ma dernière surprise est née du constat d'une *transversalité du premier degré*. La sociologue Laurence Bachmann réinscrit ainsi les usages que ses enquêtés font de la littérature dans un continuum qui inclut aussi bien les ouvrages savants du féminisme, que les biographies et les bandes-dessinées. Un roman de Tolstoï, si l'on s'intéresse à ce qu'en font des lecteurs préoccupés de penser leur positionnement à l'égard des rapports sociaux de sexe (genre), se prête ainsi, à quelques nuances près (dont rendent compte les différents bagages culturels des intéressés), à un investissement intime similaire à celui que requiert un manuel de développement personnel. Et c'est une hypothèse apparentée que nous soumet Laurent Jenny, lorsqu'il compare l'immersion dans la fiction romanesque et la plongée dans l'univers virtuel des jeux vidéo pour en tirer des conclusions déroutantes en matière d'enseignement de la littérature : et si le premier degré, sans cesse éprouvé par les adolescents dans leurs pratiques culturelles quotidiennes, pouvait être mis à profit pour les familiariser avec Proust, Michaux ou Butor ?

Jérôme DAVID
Université de Genève